

Ne pas sortir ou ne pas entrer

Ce texte relate le déroulement d'un séminaire qui eût lieu à la Maison Centrale de Saint-Maur en 1994, intitulé : Rencontres thématiques autour de la dynamique professionnelle du "Studio du Temps" (cf. annexe).

Le projet consistait à offrir à un groupe de travail dans cet établissement pénitentiaire, une fois par mois pendant un semestre, l'opportunité d'un séminaire ouvert, autour de sujets de réflexions très variés. Ce groupe était composé de seize personnes, approximativement six détenus, six surveillants, deux personnes extérieures invitées, un responsable de séance et un assistant script. À chaque séance ce groupe se recomposait, en particulier au niveau des invités extérieurs et ce, en fonction des sujets abordés. Par ailleurs, tout participant avait la possibilité d'alimenter les réflexions en rédigeant des notes, des observations ou même des textes singuliers, transmis à chacun entre les séances. Celles-ci s'ouvraient le matin avec une visite dans les ateliers du Studio du Temps, à l'adresse de l'ensemble des participants ainsi que d'autres détenus ou surveillants présents, un premier échange informel ayant lieu à cette occasion. L'après-midi, les seize personnes se retrouvaient dans une salle de cours, située dans l'espace socio-éducatif, pour des séances de travail de quatre heures.

I. Le contexte

À/ La pensée exprimée, le vocabulaire au travail

Accomplir un travail précieux (opérateur de restauration d'archives sonores), être mis, en corollaire à ce travail, en situation de créer pour soi, pour d'autres, c'est forger sa connaissance sensible de manière continue, mais cela ne signifie pas qu'une capacité de théorisation en découle "naturellement". Il ne faut pas cesser de réfléchir à la pratique, aux modes de production, aux raisons d'être, d'associer sa pensée avec celle de qui partage les mêmes outils : sans cela, on risque de buter à court terme sur sa propre motivation, enfermant ses activités dans des déterminations professionnelles ou sociales. La valorisation de ses actes, l'évaluation de son travail, la reconstruction permanente de ses objectifs, le renouvellement quotidien de son implication ne peuvent être possibles sans échange, sans réflexion collective, sans un passage distancié, théorique et posé par la problématisation. Le moteur de ces débats s'articulait donc autour du dispositif du Studio du Temps (cf. annexe), confronté à la nécessité de toujours repenser son existence. Aujourd'hui, privés de conjonctures, de confrontations sociales, d'enjeux pratiques, les détenus n'ont pas l'occasion de faire travailler le vocabulaire ; il s'étiole, se vide, dans l'attente, se fige. Ce qui manque profondément à tous, c'est le temps et l'opportunité de la distanciation, la capacité de discourir, de s'observer. Il ne suffit pas pour ces techniciens d'être les acteurs et les bénéficiaires du Studio du Temps, source de création et d'activité professionnelle, la question est : qu'en est-il des énoncés, ont-ils les moyens de s'exprimer sur leur travail, de savoir ce qui est contenu d'essence dans leurs gestes, quelles réponses apportent-ils aux importantes questions de société ? C'est assurément une utopie d'un autre temps, le travail est un moment de reconnaissance. Il faut nourrir la connaissance de cette reconnaissance si l'on veut en faire progresser les termes, les effets.

B/ L'enfermement ou la circulation de la pensée

Nous venons procéder à un acte d'ouverture, lutter contre les effets négatifs de l'enfermement, que ce soit ceux de la culture d'un lieu, d'une activité ou d'un groupe social. Lutter contre le monologue, la jubilation du repli, l'héroïsme de la solitude ou de sa folie. Ouvrir le champ, ne pas se laisser enfermer par soi-même, car à son insu ou non, nous faisons de l'enfermement un sujet, jusqu'à en être nous-mêmes le propre sujet !

Organiser des croisements, faire se rencontrer les "irrencontrables" (nous pensons en particulier aux personnalités extérieures), être en situation de faire des écarts dans ses pensées, refonder ses idées, interrompre l'image que l'on (se) fait de soi, cesser de ne penser qu'à travers son expérience personnelle, son éducation, la pensée dominante...

Depuis la naissance du dispositif de "Passion profane", les surveillants (au cœur d'un tel établissement) sont confrontés à la nécessité de leur intégration au dispositif, sans être complètement associés à la visualisation de celui-ci, sans être partie prenante de sa raison d'être... D'autres surveillants, plus proches de l'action, chargés de la "garder", ont fortifié leur résistance, ne parvenant pas à se définir, à se positionner, ne trouvant pas leur rôle en son sein en tant que surveillants ; sans doute, une visibilité du dispositif, une offre de participation ne leur a pas été tendue par leur hiérarchie, de la même façon, une autonomie de parole ne leur semble pas être possible : ils croient que leur opinion n'est pas attendue. Comment oser énoncer, dans un système hiérarchique, ce qui n'a pas été posé comme sujet d'énoncé par l'autorité qui emploie ?

Ce qu'un tel établissement ne peut organiquement pas prendre en charge tout seul, c'est la distinction dans sa mission de garde entre son aspect matériel (ici garder, à l'instar d'une tenaille, est une opération de séparation technique, physique) et son aspect immatériel (qui précisément appelle un desserrement, une ouverture, des mélanges). Nous-mêmes, citoyens de la société civile sommes venus là-bas, non pour entrer dans de la fermeture (il n'a jamais été question de signifier l'existence d'un dedans et d'un dehors mais bien plutôt d'un sol commun, territoire de citoyenneté et de pensée, de métissage et d'adresse), mais pour ne pas garder ce qui est fait pour être transmis. La pensée alors, se met à circuler, non pas comme une pensée close, serpentine et centrifuge, mais comme un tricot qui fabrique de la laine.

Toute la difficulté consistait à ne pas tromper l'échange, à différencier ce qui procédait de l'opinion, à travers la parole (il lui arrive en prison de prendre un sens "foire du trône", glaces déformantes, château hanté, tir à la carabine, grande roue et auto tamponneuses...), et ce qui procédait de la pensée, exprimée néanmoins, puisqu'un séminaire est une œuvre vivante, un temps d'oralité. Dans le contexte pénitentiaire, la quantité des interlocuteurs est par essence restreinte et souvent un peu close sur elle-même, l'autre est par ailleurs avant tout celui qui entend avant d'être celui à qui on s'adresse. Ces deux facteurs sont absolument problématiques car ils développent des processus culturels proprement carcéraux, c'est-à-dire sans horizon alternatif, sans faille, sans ligne de fuite. Il faut donc les prendre de front et les nier d'emblée, dans l'infrastructure d'un dispositif inscrivant cet objectif comme une évidence. Ainsi ce qui est clos quantitativement devient non pas ouvert, mais non clos : c'est l'entrée de chacun dans un séminaire, "chacun" désigné pour " tout le monde". Ainsi ce qui est entendu comme étant dévoilé devient écouté comme étant adressé, non pas à un interlocuteur psychologique mais à une assemblée hétérogène ; de surcroît ce qui est adressé à cette assemblée ne relève pas du dévoilement mais du rebondissement : il ne s'agit pas de parler de soi ni de parler aux autres, mais de parler avec les autres de ce qui vient d'être pensé, de ce qui est en train de se penser, de ce qui sera pensé.

Bien sûr, les surveillants allaient devoir "s'expliquer" auprès des autres surveillants, les détenus allaient devoir "s'expliquer" auprès des autres détenus : la question du sujet allait devoir pour quelque temps laisser la place à la question des sujets, les sujets allaient devoir raconter la place qu'ils avaient faite aux idées, comment les idées avaient déplacé chaque sujet, et ainsi de suite...

Des contradictions sont survenues, des mots nouveaux sont apparus (de nouvelles associations de mots), des complexités se sont révélées...

C/ L'instauration d'un "polylogue"

Que de travail à reculons pour pouvoir un jour avancer un tout petit peu. Un an et demi de quête d'autorisations, de perte de temps en justifications psychologico-techniques, de patience positive à attendre que s'expriment et se tarissent les fantasmes à répétitions qui ne manquaient pas de se former et de se déformer au fur et à mesure de cette longue marche institutionnelle, des mois de palabres et de tournoisements, de démagogie ou de séduction (selon l'angle de vue) pour arriver à ce que, un matin, puisse avoir lieu, juste à plusieurs cette chose si simple et élémentaire : échanger.

Oui, la prison est publique !

Quels étaient ces imaginaires qui se mettaient en travers de ce séminaire, le rendaient si fantomatique et chargé d'inconnu, le rendaient impossible, improbable disait-on : leur confuse essence se trouvait précisément dans cette question de l'échange.

Ce terme, d'une complexité terrible, révèle pourtant une dichotomie constructive.

Échanger veut dire débattre, troquer, poser devant soi, donner contre recevoir..., à quelque chose près un affrontement ; le terme est duel, il sous-entend un marché direct, dont l'objet est ce que chacun possède déjà. C'est à toutes ces définitions qu'il fallait échapper.

La racine du mot rapproche en revanche d'une autre appréhension, celle d'une opération de changement ; paradoxalement, ce qui est en jeu, n'est pas tant le marché de l'échange que le processus par lequel quelque chose a changé. Ce que l'échange fabrique est donc bien du changement, du déplacement et l'on sent bien que l'opération a lieu à plusieurs niveaux. Ainsi chaque personne confrontée à sa participation se demandait quelle place elle allait tenir, dans un processus qu'elle pressentait déjà (avec espoir ou crainte) comme opérant des déplacements : telle personnalité extérieure dans un moment d'égarement se demandant si elle n'allait pas être détenue, si elle pourrait bien ressortir, si elle ne serait pas retenue par quelque mouvement local ; tel surveillant dans un moment de doute se demandant s'il n'allait pas perdre sa place de surveillant, participant d'un rapprochement tel qu'il n'y aurait bientôt plus rien à garder et pire, tout à échanger, si cet exercice n'allait pas modifier son autorité ; tel détenu dans un moment de panique se demandant s'il n'allait pas perdre sa place de personne accusée, de personne accusante, souffrante, obligé alors de se constituer en dehors de sa situation technique d'individu privé de liberté (d'échanger) ; tel représentant de l'administration se demandant dans un moment de confusion comment cela serait possible qu'autant de pensée en vienne à sortir sans que rien ne sorte, comment un tel échange avec l'extérieur ne serait pas source d'extériorisation, métaphorique d'une sortie. Ils se refusaient à risquer de mettre en cause le principe carcéral et constitutif de l'exclusion physique par une procédure d'inclusion, et se demandaient pourtant comment échapper aux effets pervers de cette exclusion ? Comment continuer de gérer du dedans si le dedans devient le partout ? Il était impératif de ne pas laisser ces imaginaires s'étayer et se nourrir mutuellement, d'autant plus impératif qu'ils neutralisaient le projet, le rendant opaque et inaudible. Cependant ces hésitations étaient importantes, elles signifiaient que le séminaire était commencé, dans les pourtours et les contours de son exercice même, permettant que soit lisible la nature

même de l'offre qui était faite à travers ces rencontres.

Chacun allait échanger avec lui-même un autre côté de la place qu'il croyait occuper, offrant au regard de l'autre une place avant tout définie par le dispositif lui-même, une place au milieu des autres, s'exprimant chaque fois à travers son expérience personnelle mais au service d'une pensée en marche et bien présente, sans que cette expérience ne puisse être érigée en système de pensée (il n'y aurait pas de parole de détenu, de surveillant, d'ouvrier ou d'intellectuel). Ce qui était bien en jeu et qui s'est d'ailleurs immédiatement mis en jeu, sans qu'aucune mauvaise stratégie ne manipulât les conditions d'accès de chacun à la pensée collective, était une obligation de tous à prendre position par rapport à un sujet, que l'attention du séminaire posait comme devant finir par être collectivement et sans cesse redéfini. La place de chacun se trouvait en chantier permanent autour d'un sujet en cours de définition collective et non autour de sa personne individuelle.

Beaucoup de mots et de détours pour décrire une situation d'échange "philosophique" ordinaire. Mais quand même, pourquoi un tel projet s'est-il vu tant chargé de sens périphériques, de craintes sociales, de peurs psychologiques ?

Un séminaire pourrait ressembler à un ensemble de conférences, un montage de monologues. Certains organisateurs agrémentent ce mouvement frontal d'un aller et retour, d'un dialogue entre la personne invitée et le groupe qui l'écoute. Ici, ni monologue, ni dialogue. L'intention était que, plutôt que des personnes se parlent (elles n'ont pas attendu que soit organisé un séminaire pour cela), orientant leurs paroles en direction des autres, comme on pointe un canon avec son viseur, elles soient mises en situation de diriger leurs paroles dans la même direction. Au lieu de se parler, qu'elles parlent de quelque chose et fassent parler le collectif, qui se parle et s'entend en tant que tel, qui constitue un lieu de parole, de pensée et non un lieu où des personnes débattent, dialoguent. Pas de frontalité d'interlocuteurs mais une frontalité du sujet, une mise en mouvement des personnes ; de fait, nous quittons notre place, nous quittons l'endroit où nous sommes, nous sortons. Le travail de la pensée alors, devient précisément, autour d'un sujet précis, de chercher la direction que celle-ci va prendre, sous l'impulsion de ses auteurs. Cela ne veut pas dire une direction d'opinion, d'avis ou d'état d'âme, mais une direction de propos, de cohérence, une justesse de pensée. Une pensée qui veut se ramifier se préoccupe sans cesse de la cohérence, de la justesse de son champ d'exploration : c'est l'objet même d'un travail collectif de rendre cohérent pour tout le champ exploratoire. Il s'agit bien ici d'un polylogue.

D/ L'égalité devant la pensée

Un séminaire dans une centrale pénitentiaire pour très longues peines s'exerce sur un terrain dont les représentations sont très codées. Il y a bien sûr des codes dans la prison comme il y en a partout, ceux là sont tout de même emblématiques. La codification va de l'intérieur vers l'extérieur avec la porte et l'uniforme comme étendard, de l'extérieur vers l'intérieur avec la vengeance et la peur comme bouc émissaire, de l'intérieur vers l'intérieur avec l'extérieur comme fantôme, de l'extérieur vers l'extérieur avec l'intérieur comme fantasme. Toute la boue des représentations vient d'une opacité qui se répand en nous, que la prison singe par impuissance et qui produit des écrans de pensée, je dirai même nous immobilise : neutralisant toute représentation alternative, elle neutralise du même coup notre rapport à la prison. Il faut donc s'employer à défaire ces codes (codes de séminaires, de surveillants, d'artistes, d'intellectuels, de détenus, d'ouvriers, d'administration...), mettre un peu d'égalité et surtout de disposition au cœur de tout cela.

Toute la question de la place, à partir de laquelle chacun ne peut que parler, ou ne peut que croire qu'il

parle, se trouve du même coup reposé d'une façon très pointue.

Il est difficile de décrire cet accès à l'égalité devant la pensée, tout au plus peut-on en témoigner. Il y avait de l'égalité parce qu'il y avait du respect de la personne (prise pour personne), en particulier lorsqu'il semblait qu'elle parlait au travers de ce qui avait nourri sa place, sa sensibilité... Je pense que les invités furent d'ailleurs très inspirés, n'usant pas de mots savants ou bien les mettant en scène dans des phrases limpides. Une grande accessibilité, une humilité certaine (parfois, il manquait presque un peu de militantisme et l'envie de convaincre ou de vaincre l'adversité cédait peut-être, sans perdre de passion, une certaine tolérance) et la volonté de nouer, de faire se parler les idées et non pas seulement de parler, habitaient tout le monde. Déjà chacun prenait beaucoup de recul par rapport à ses propres idées (recul ne veut pas dire retrait), les posant devant lui avec le sens du travail et non le souci de l'identité ou de la reconnaissance. On n'échangeait pas des points de vue, des opinions ou des états d'âme sur les mots des autres, on semblait vouloir tendre : exposer des idées tendues (presque sans les mots !!!!).

II. Le dispositif

Un ensemble de petites règles de fonctionnement fut mis en place, simple.

Certains détenus ou surveillants pouvaient laisser ponctuellement leur place à d'autres qui avaient manifesté un réel désir de participation : nous ne souhaitions pas d'auditeurs libres ni que des personnes n'assistent qu'à une ou deux séances, pour leur seul intérêt.

Il était recommandé de ne pas céder à des conversations en aparté, ni de faire des réponses individualisées ou des prises à partie personnelles, ni des prises de paroles longues et répétées (monologues). Ces recommandations furent sûrement inutiles...

Tout est ici à l'ordinaire, n'allant pas rechercher des modalités d'exception pour un projet dont la force (et par là même la modestie) est d'être précisément dans la continuité du quotidien.

C'est en fait mot pour mot ce que réclamèrent les détenus et les surveillants au fil des réunions de préparation : introduire la responsabilisation, considérer les personnes au meilleur d'elles-mêmes (c'est-à-dire déplacer notre mauvais imaginaire à leur égard), avec bienveillance et sans protectionnisme, aménager les conditions ordinaires de rapports humains dont l'objet n'est précisément pas situé dans le rapport lui-même (dont personne n'a à jouir), mais dans ce qu'il peut produire d'extériorité et d'intériorité. Lors des visites du studio le matin, les personnalités invitées, répondant aux questions, ont souvent raconté un peu leur travail, leurs trajectoires respectives (ce ne serait plus l'objet des séances de l'après-midi : elles n'étaient pas invitées pour faire des conférences ou des témoignages). On sentait une attente, un grand intérêt : là déjà, les membres de l'assemblée pourtant informelle regardaient presque tous dans la même direction !

Il est singulier d'être mis en face d'une telle charge affective, essentiellement produite par le fait que des choses ont été défaites (par l'enfermement physique et moral) et de voir comment il est tout de même possible de se placer en travers de ce qui a été techniquement et affectivement défait.

Les lendemains de séminaire étaient égaux aux autres jours, agrémentés de fouilles à corps, mettant en scène un détenu et un surveillant qui la veille avaient travaillé (et non débattu) ensemble à la définition par exemple des concepts d'intériorité et d'extériorité.

Les choses sont toujours simples pour celui qui accepte qu'elles le soient : ce n'est pas pour cela qu'elles

ne méritent pas d'être complexes, le désir ici était pour tous de résister collectivement à la tentation réactive de rester seul, résister à cet enfermement pathologique que fabrique l'individualisme.

Il fallait que l'acte politique d'un tel geste, d'un tel séminaire, réside dans le fait que tout le monde soit à cet endroit, en train de travailler ensemble, s'impose avec une sorte de violence institutionnelle, fasse violemment évidence. À plus d'un titre, la présence de la société civile dans la prison, le travail de mouvement, de création et de circulation que celle-ci peut conduire (comme ailleurs), sont justes.

Le plus vertigineux était de voir ces personnes parler ensemble : parmi elles, un paysagiste, un ouvrier du livre, un producteur radio ou des documentalistes. À la fois vertigineux dans les principes et normal dans les faits, dans l'action. C'est donc cela la politique : le vertige des principes et l'évidence des actions.

À/ Le déploiement

Les participants s'installent autour d'une grande table rectangulaire et malheureusement creuse : ils constituent néanmoins une assemblée. La forme d'un contenu est sujette au contenu de la forme.

Personne n'est obligé de parler, ni de parler autant que les autres, des silences sont préservés, dire n'est pas prendre la parole, ne doit pas être un combat ; tout le monde s'adresse à tout le monde, même lorsque l'on répond à une intervention, on répond à des idées et non pas à des personnes.

La première minute de séminaire, après un an et demi de lutte : rien n'était réel sauf nous ! Tout était liquide, quelque chose d'aérien faisait penser à un décollage, une fluidité poussée par un souffle discret et pourtant incroyablement puissant.

Les mots hésitaient, puis faisaient vite des phrases, commençaient à douter tendrement, pour s'affirmer à nouveau, on tournait, se retournait. On ne voulait pas trop s'attendre et pourtant, on n'attendait que cela, s'entendre être attendus. Le sol était plat, les sujets très accidentés et rien n'était en pente, quelque chose roulait, se déroulait, on le vivait en même temps qu'on le vivait. Tout le monde était assez heureux, un peu en cachette. Nous étions nous, autres ; et ici.

Dans ces conditions, tout est alors possible. On entend que quelque chose se déploie.

Quelque chose se déploie mais rien ne se déplie, car ce qui se passe n'est pas thérapeutique, ni même psychotique ou dramaturgique. Nous ne sommes pas là pour traiter, opérer des évaluations, stimuler, faire émerger. Nous sommes ailleurs que chez nous, nous sommes chez tout le monde, dans l'idéologie et la cause communes, dans la complexité et l'articulation, dans la multiplication et l'abstraction concrète.

Un détenu dit : "Dans ce lieu de l'attente, plus rien n'est attendu !". Quelqu'un qui est trop souvent muet, n'entend plus.

B/ La pensée œuvre

Que peut faire un séminaire ? Précisément un triple travail, entre le sujet et l'objet. Ce qui nous intéressait était de mettre en mouvement aller et retour une perception du sujet pensant et de l'objet pensé. En créant les conditions favorables d'un échange, permettre que chaque sujet rencontre d'autres sujets, défasse la représentation qu'il a de lui (s'adresser à un intellectuel, s'adresser à un détenu...), apprenne à entendre le ton, à écouter l'usage des mots, du rythme, s'y sensibilise.

Il fallait donc que des allers et venues des temps de parole permettent à tous de sentir que chacun était un être réfléchissant (interprétant), apportant ici des idées véloces et vives, et tout aussi bien un être pensant (composant), hors du temps rapide de la parole, de la répartie et des références culturelles collectives.

Après les premières séances, des détenus, des surveillants dirent s'être sentis un peu "écrasés" par l'expérience intellectuelle des invités, n'être pas assez préparés, certains culpabilisaient. Pour y remédier,

il a fallu travailler les thèmes en amont (nous ne l'avons certes pas fait assez) solliciter des invités qu'ils nous fassent parvenir des textes avant chaque séance. Cela présentait le défaut de concentrer les thèmes sur les travaux des invités, de déséquilibrer à l'avance l'offre réciproque. Mais c'était un premier rapprochement.

C/ L'évidence sociale

Proposer des horizons nouveaux c'est permettre à chacun d'aller au-delà de soi, de se préoccuper avec les autres d'un champ d'investigation situé au-delà de ses besoins immédiats. La réunion de détenus et de surveillants autour d'une table n'est pas en soi une finalité, il n'y a aucun intérêt à imaginer on ne sait quelle confrontation stigmatisante qui aurait pour sujet son propre objet. Imaginer qu'un tel dispositif culturel puisse revêtir un caractère expérimental par ce seul fait ou avoir une valeur de test, c'est le détourner de sa mission, s'attacher à refaire ce qu'il s'emploie à défaire. Bien sûr ce projet est singulier, cela ne lui donne pas le droit d'être le lieu d'une expérience sociale des uns sur les autres.

Il ne faut pas confondre les effets du dispositif et les effets des échanges. Je ne parlerai pas des derniers mais des premiers : le dispositif fabriquait de la meilleure façon des signes de reconnaissance ; cette reconnaissance n'étant pas une découverte, une rencontre ou une expérience, mais une reconnaissance : le constat que quelque chose qui sourd, qui nous est connu, collectivement et individuellement, se produit ici parce qu'il se reproduit, qu'il est identifiable comme la manifestation de l'existence d'un corps social reconstitué. Ce que chacun pense, n'est pas que ce corps social n'a jamais été ou qu'il en a été exclu, mais que celui-ci est latent, légal, constitutif du monde et que là, il se met à jour, il apparaît et nous pouvons le reconnaître. Puisque chacun sait ce qu'il est, il sait donc par-delà son expérience personnelle, l'identifier. Un dispositif du déploiement se met à tout déployer, y compris les préoccupations les plus singulières :

- les détenus avaient donc le désir de penser à partir de leur travail, de se collectiviser, se sortir de leur groupe social, de s'arracher mentalement à la gestion matérielle de leur quotidien...
- les surveillants avaient le désir de penser au sein de leur travail, de ne pas cesser d'être des citoyens en tant que surveillants, de réfléchir aux modalités d'accompagnement des détenus travailleurs, de rencontrer des personnes différentes et extérieures...
- les invités extérieurs avaient le désir de défaire l'opacité intérieure de leur représentation de la prison, de se mettre au travail en se mettant en cause, d'ouvrir leurs champs de pensée...
- l'initiateur du séminaire avait besoin pour sa part d'inventer encore, de ne pas se suffire des résultats obtenus, habité par cette phrase : "Invente ou je te dévore".

Un très grand attachement pour le dispositif, pour sa seule existence s'en est suivi. Quelques heures, jours ou mois plus tard, les invités extérieurs, à travers le désir d'y revenir, de continuer, semblaient tous exprimer que le séminaire était un lieu public !

III. Les contenus des séances

- Entre tous les thèmes abordés, celui de la création est à la fois mystérieux et mythique car il ne fait pas appel à une pratique vécue (beaucoup n'ont pas eu l'occasion d'être personnellement impliqués dans la conception ou l'interprétation d'une œuvre), chacun est le spectateur potentiel de toutes les créations artistiques disponibles (même s'il ne l'est d'aucun) et pourtant tout le monde sait de quoi il retourne. Approcher l'œuvre c'est aussi la créer soi-même. Il y a assurément des champs artistiques miniatures et banalisés qui nourrissent notre ordinaire, sans que nous leur donnions de nom. La qualité des questions

soulevées révélait que chacun au fond de lui semblait savoir intuitivement "et" parfaitement ce qu'est la création artistique.

- Le thème de la violence a suscité des pensées moins longues et moins argumentées, plus hachées et volatiles. La parole est aussi moins distribuée, le sujet semble plus difficile parce qu'embouteillé de stéréotypes ou de psychologie que chacun sait bien retenir, mais difficilement remplacer. Les idées ont fait de larges et très hautes échappées, dans la philosophie, la linguistique, la phénoménologie, pour tenter d'atteindre l'inatteignable, un hors de soi inouï, un après soi, des reposoirs symboliques.
- Le thème du travail en revanche a engendré des interventions individuelles longues, le thème était véritablement au travail. Il s'agissait de travailler à rendre compte du travail de penser le travail. Nous étions dans le lieu commun, le lieu en commun, le désir de communiquer du lieu de communauté, nous sommes donc passés par l'histoire, par l'héritage du travail, des travailleurs, avons renommé des mots, l'équipe, la responsabilisation, l'outil, l'appartenance, la citoyenneté, la lutte, la spécialisation, la répétition, l'exploitation...
- Les thèmes de l'égalité et de l'identité ne furent pas fondus mais traités successivement. Les deux façons très vertigineusement mêlées de les aborder étaient naturellement par le politique, le droit, et par l'intimité, la subjectivité. L'oscillation entre ces deux traitements incontournables rendait la pensée collective très difficile, complexe et déchirée. Jamais la réalité ne venait en face d'une idée, et l'idée que chacun se faisait de l'interprétation de la réalité était tout le temps insupportable ou incompréhensible aux autres.
- Le thème de l'espace a découvert le vide, ce qu'un tel concept veut dire pour les uns et ne plus rien dire pour les autres ! Ce sujet a été dense et muet, ouvert et occulté, traitant du concret et de l'oublié. Pour les détenus, ce thème fut une violente mise au silence.
- Le thème de la mémoire (sous-tendu par celui des archives sonores) fut un thème très projectif, créatif et libérant. Il semblait toujours possible d'inventer une idée, de prolonger celle qui était en cours, de rebondir à l'inverse, de s'appropriier l'avenir. Un thème marqué par une question formidablement publique à la fois coercitive et généreuse, celle de la nécessité ou de l'impasse de la mémoire, de la nature de son énoncé, de sa fonction, de sa gratuité... Un thème caressé par un autre : l'oubli.

À travers ces sujets, choisis de façon relativement spontanée, nous n'avons rien fait d'autre que de réfléchir à la culture de notre entreprise : pas un seul qui ne traitât d'une préoccupation liée au Studio du Temps.

Le texte qui suit est un texte de composition ; l'ensemble des séances de ce séminaire a fait l'objet d'une transcription, d'une sélection, puis d'un travail d'écoute particulier. Les diverses séquences retenues ont été rapprochées comme les objets sonores d'une partition, appelée à se composer d'eux. Le mixage, le montage et le traitement des textes ont été inspirés d'une démarche musicale ; il ne s'agissait pas de faire parler les uns et les autres en morceaux, mais de voir aujourd'hui comment tout cela pouvait continuer de s'exprimer, de façon autonome, à la façon d'une expression nouvelle : ces extraits parlés se disent d'abord à eux-mêmes, en même temps qu'ils nous signifient qu'ils sont, qu'ils signent leur origine commune. Ils témoignent de leur capacité à parler encore, entre eux maintenant, au travers d'un travail de composition

singulière, ils témoignent de leur témoignage, ils sont les représentants d'une grande symbolique citoyenne ; "Je trouve que ce que tu dis est étrange" !

La création

- Avec "Passion profane" c'était la première fois que j'étais en contact avec un artiste, avec une création. On allait lentement, on allait vite, il y avait des moments où il fallait qu'on se fasse bousculer, des moments où il fallait qu'on nous freine. Le moment fort, le plus fort, ça a été après le premier concert quand les gens de l'extérieur étaient là, tout le monde s'est levé pour applaudir et nous-mêmes étions sur scène à applaudir les gens en train d'applaudir, j'ai trouvé cette image formidable. La création c'est une relation avec quelqu'un, une relation normale avec quelqu'un...

- On a travaillé des heures et des heures et des heures pendant trois mois. et au bout de trois mois on s'est rendu compte qu'on était tous reliés par une écriture et qu'on se dirigeait vers quelque chose qu'on ne connaissait pas, qui n'était connu de personne. C'était plus que nous, plus que ce que nous faisons, c'était au-delà de nous ; d'où l'idée d'applaudir quelqu'un qui n'était pas là...

- Comme si tout le monde applaudissait quelque chose d'autre qui était hors lieu, c'était un lieu d'applaudissement, on applaudit quelque chose qui s'est passé, qui est passé...

- On ne savait pas où on allait.

- Mais vous étiez complètement aveugles ?

- Non, pas aveugles.

- Un compositeur ne doit jamais être confronté à constater ce qu'il fait, il faut qu'il fasse en sachant toujours ce qu'il veut faire, il ne faut jamais qu'il entende ce qu'il fait. Sinon, il est projeté d'un coup hors du rapport à la chose, dans une représentation de la chose. On ne s'est pas occupé de ce que l'on entendait. Sinon plus rien n'a de sens.

- C'était la première fois qu'on a eu un véritable silence, c'est là qu'on vivait le mieux, nous en tant que prisonniers, en tant qu'acteurs parce que dans la partition il y avait des moments très silencieux et ce silence parlait énormément, on se sentait vraiment libres, on n'était nulle part, on était dans la partition, on était dans la création elle-même. On vivait cet instant pesant et puis c'était merveilleux. La création était dans le silence elle-même, c'était le silence qui était important, cette mise en place de l'esprit, de tous les esprits des acteurs. C'était vraiment vraiment une autre vie, complètement.

- La création est là pour communiquer autre chose qu'un besoin immédiat.

- La création c'est d'abord une recherche, vers un inconnu, vers un extérieur.

- Le fait d'être amené à un certain moment à vouloir dire des choses sans les dire, à faire passer un message qui ne passe pas autrement fait qu'on est dans la symbolique, qu'on utilise des manières symboliques.

D'une certaine manière on croit qu'on regarde l'œuvre, en fait c'est l'œuvre qui change notre regard, on croit qu'on l'entend, qu'on la regarde mais le résultat spécifique d'une œuvre réussie, c'est qu'elle modifie notre regard et introduit un autre regard sur elle-même.

- En espérant qu'on ne se regarde pas dans l'œuvre.

- Quand on regarde Picasso, on regarde à ses géométries, on ne regarde pas à l'épaisseur de la croûte et l'épaisseur de la croûte parle beaucoup plus que la géométrie elle-même.

- Quelque chose à un moment produit du tiers entre tout le monde ; ce tiers, chacun sait ce qu'il est mais personne ne sait ce qu'il est. Les applaudissements d'une certaine façon sont la célébration de la question

de ce qui nous traverse comme étant tiers.

- Chacun avait besoin de donner "un inconnu", celui-ci a formé à un certain moment un son, une image, qui à leur tour ont formé quelque chose de symbolique.

- À la fin d'une œuvre, il y a une impression de vide.

- Nous, on l'a eue cette sensation de vide parce qu'il y avait plein de monde autour de nous, on vivait ailleurs.

- Ce n'était pas si affectif que cela, un projet artistique c'est aussi des règles du jeu...

- C'est la résistance qui crée la tension aussi, si on ne résiste plus, il n'y a plus d'accès.

- Nous avons un ministère de la culture dans un pays où l'on continue à construire des grands ensembles HLM, cela en dit long sur la façon dont notre société et l'état considèrent le droit à la culture pour tous : d'un côté on met en place des politiques tarifaires et on aménage la présence d'autobus pour que les gens aillent dans les musées, de l'autre côté, on continue à loger dans des clapiers à lapins et on n'a aucune préoccupation de la qualité de la vie, du paysage et du sonore. Il faut commencer par poser comme point de départ la question de savoir à quel point les conditions sociales qu'on vit aujourd'hui, qui sont le propre des sociétés démocratiques, nous conduisent chacun et chacune dans des formes de solitudes inédites.

- Il me paraît insupportable que quelqu'un qui exécute une peine, quelle que soit sa longueur, ne puisse pas être attendu...

La violence

- Ne pourrait-on pas dire qu'on appellera violence entre les individus tout ce qui diminue la puissance d'être ou d'agir d'un autre individu ou de soi-même, que faire violence c'est diminuer et que la tendance à la diminution amène à la destruction, avant de détruire ça diminue. On va tout de suite découvrir que l'idée de violence à partie liée semble-t-il avec l'idée de relation. La violence c'est du relationnel. Quel type de relation et sous quelles conditions telle relation peut être dite violente ?

On découvre qu'il y a une espèce de connivence entre la force, la relation entre des corps solides et l'inscription de cette relation dans l'espace. Mettre en place un appareil pour lever les pierres c'était pour les grecs faire violence à l'ordre naturel puisqu'on faisait faire à la pierre un mouvement de bas en haut alors que le mouvement naturel de la pierre c'est de tomber vers le bas. Très tôt l'idée de violence à partie liée avec l'idée que l'ordre, c'est chacun à sa place, et que la violence, c'est d'abord le déplacement. La violence, le désordre c'est tout simplement le déplacement à l'intérieur desquels on inscrit un pouvoir, qu'on va nommer métaphysiquement une force...

- Qu'est-ce qui force l'individu à mettre la pierre comme vous dites, est-ce que ce ne serait pas plutôt la pierre qui se pose elle-même et le poseur de pierres dessus. En somme l'homme a pensé et dès qu'il a posé, il s'est posé en même temps.

- Tout exercice de soi risque d'être empiétement sur la place d'autrui. Telle plante qui pousse empêche une autre de pousser. On peut distribuer des places où toute croissance est écrasement ou bien on peut essayer de gérer cette multiplicité des sujets de violence.

- En démocratie une des manières qu'on a trouvées de tenter de juguler la violence qui viendrait de ces conflits d'intérêts différents, c'est de dire il y aura des majorités : quand un nombre supérieur de gens a décidé que c'est ainsi on se rend à son avis ; c'est une force de violence institutionnelle, (on met la majorité avec les institutions).

- Ou est l'échelle de perception ? Si je suis à l'intérieur de ce mouvement-ci il me coupe la tête, si je

m'éloigne un peu il me fait du vent, si je m'éloigne encore je vois un geste, si je me mets encore plus loin je dis tiens, il y a une mouche, encore plus loin je ne le vois même pas. Tout est-il une question de proximité ?

- Pour moi un acte violent est quelque chose de relativement près, mais qui est très intense.
- La violence est dans le verbe surtout.
- Quelles sont les raisons de la violence ? Qu'est-ce qui crée la violence ? Si on n'a pas le temps, si on n'a pas la force, si on n'a pas un certain sentiment ou autre chose, on ne trouvera pas la violence.
- Alors la violence serait créée par le fait que quelqu'un est privé de la force, de la relation ou du mouvement.
- Ou est-ce qu'il faut au contraire avoir ces trois éléments-là réunis pour avoir l'effet de violence.
- Le temps de la violence c'est une sorte de modèle physique instantané comme le choc de deux moules, c'est l'événement pur qui ne dure pas. Un système qui est dans un état initial et puis toc, il y a un changement d'état, rupture, coupure etc... Mais on pourrait parler de la violence inertielle, celle de l'inertie, c'est-à-dire la violence de ce qui dure, de ce qui s'inscrit dans la longue durée, qui porte en elle-même les conditions de sa contrainte (et les raisons de son maintien) ; ce n'est plus la violence d'un événement, d'un geste ou d'une agression mais d'une institution.
- Spinoza disait "aucune chose singulière est telle qu'elle ne rencontre une autre chose singulière capable de la détruire". Il faudrait se demander comment la culture, l'éducation et toutes sortes de dispositifs appris gomme ou masquent cette destructibilité, comment on nous apprend à désirer être immortels, pourquoi le modèle de la réussite c'est l'indestructibilité. Un type qui a réussi est quelqu'un de stable.
- Toutes les violences viennent s'écrouler.
- On se rappelle bien cette histoire de Thien An Men quand il y avait des chars et un pacifiste se tenant debout devant... Le type n'a pas intériorisé, il a extériorisé et il s'est exprimé devant toutes les caméras du monde entier.
- Moi je pense que c'est celui qui est dans le char qui a intériorisé
- Moi je pense que c'est plutôt le photographe...
- Il faut remettre la violence à sa justesse.
- J'entends la violence des signes
- Ce que je mets dans la tête des étudiants n'est pas nécessairement ce que je leur donne, il n'y a pas une violence pédagogique parce que ce n'est pas moi qui suis violent, cette violence est d'une certaine manière absolument inévitable, elle tient à la nature de la relation.
- Je crois beaucoup à la liberté de l'individu, à l'identité mentale, il y a une partie de votre identité qui peut choisir d'entendre et de transformer.
- Il y a un certain nombre d'entre nous qui ressentent comme étant très violente la représentation que les autres ont d'eux. On n'est jamais potentiellement tout le monde mais on est irréductiblement et violemment réduit.
- Je ne voulais pas t'attaquer.
- Il y a des mots qui mis bout à bout ne sont pas admissibles pour certains de nous. Dans l'art, il y a des sons, des couleurs qui mis ensemble ne sont pas admissibles, c'est comme la violence verbale, c'est quelque chose que nous n'arrivons pas à décoder.
- Mais pourquoi est-ce que l'essentiel ne peut être entendu ?
- Je voudrai vous remercier, il y a un point qui m'a beaucoup frappé, c'est que la violence n'est pas

toujours négative.

- Ca peut être un instrument de changement.

Le travail

- Le travail ne se répète jamais.

- Ce qui a rendu les ouvriers fous, dans l'introduction des méthodes de Taylor ce n'était pas que les gestes soient décomposés, ce n'était pas la répétition, c'était le chronométrage car à travers le chronométrage, on entendait contrôler les temps que les ouvriers mettaient pour faire un geste, hors leur autonomie, leur indépendance à eux.

- J'ai été chronométré par quelqu'un, chez Michelin avant de partir à l'armée, pendant 4 mois. Il fallait que le personnel présent dans l'atelier fasse le même temps que celui qui avait fait le meilleur temps, cela mettait en concurrence tout le monde dans l'atelier.

- Chez nous les opérateurs des articles de journaux, on tapait les articles sur les claviers, on ne comprenait pas ce qu'on faisait, on rétablissait la syntaxe et l'orthographe automatiquement, il y a avait une sorte de mécanisme, quand on avait fini l'article, de temps en temps lorsqu'il m'intéressait, je le lisais car je ne l'avais pas lu, je ne le comprenais pas.

- Pour que le travail ne soit pas aliénant il n'y a qu'une solution, il faut que l'esprit soit sans cesse en éveil.

- Si on pense qu'on sert à quelque chose ça veut dire qu'on commence à être citoyen.

- Je travaille depuis deux ans et demi au studio du Temps, rien ne m'a paru répétitif. parce que chaque chose que j'écoute est différente, chaque voix est différente.

- L'être humain ne se forme pas tout seul, il se forme quand il est avec d'autres, il se forme collectivement et le travail scolaire, salarié ou indépendant est-ce par quoi l'être humain se constitue. Auparavant, on pensait que c'était mieux d'être moine ou bien d'être noble ou bien d'être guerrier, d'appartenir à des couches dont la spécialité était de ne pas travailler. Depuis le 13 ou 14ème siècle, depuis que le monde moderne et les villes sont apparus, on a bien vu que c'est le travail qui constitue l'individu, il anoblit l'homme. Il n'existe pas seulement dans son rapport à l'outil mais dans son rapport aux autres.

- Quand je suis en contact avec les détenus, c'est une mission qui n'est pas répétitive. Je ne vais pas parler à Untel au même titre que je vais parler à Untel ou à Untel. C'est à partir de ce moment-là que je remplace la répétitivité par le système formel et la non répétitivité par le système informel. La répétitivité est simple, rentable et facile à exécuter. Par contre, la non répétitivité demande à la personne de s'engager, d'avoir un certain esprit d'initiative, de se donner et d'accepter d'être confronté à des situations qui ne sont pas routinières, d'où la difficulté.

- Tu parles de plaisir individuel ; quand je mets le mot lutte à côté du mot plaisir, je parle du plaisir collectif, celui d'infléchir son époque. N'as-tu pas envie d'infléchir ton époque ? Bouleverser le monde ?

- Je ne suis pas dans mon époque, je ne suis pas à ma place actuellement. Je sais que c'est un véritable combat et si je n'ai pas une bouée de sauvetage qui est mon travail, mon occupation, je serai très vite fatigué de la vie.

- La citoyenneté elle-même est un métier ?

- C'est l'exercice de la responsabilité.

- Quand les détenus viennent me voir, je suis sans le vouloir leur centre d'intérêt. Je me sens positif. Les aider à mieux vivre leur situation, c'est un plaisir énorme.

- Alors l'administration t'oblige à avoir un plaisir énorme.

- Le plaisir ce n'est pas dogmatique, ce n'est pas un pouvoir coercitif qui nous tombe sur la tête. Cela se construit.
- Mais tu es obligé de le faire.
- Rien ne m'oblige à parler à quiconque. Rien ne m'oblige à faire au delà mais je me donne la possibilité d'écouter et de parler. Je ne mens plus aux détenus. Quand je leur parle de ma vie privée, je leur parle vrai. Comme cela, c'est du plaisir.
- C'est une discussion qui commence avec Beaumarchais, quand il dit : "il nous fallait un calculateur pour faire tel travail et ce fut un danseur qui l'obtint."
- La citoyenneté c'est ce que nous avons fait aujourd'hui à notre niveau, c'est-à-dire d'être tous acteurs et de tous jouer notre rôle dans ce qui est un des objectifs de ces séminaires si j'ai bien compris c'est-à-dire faire en sorte que cette institution évolue.
- Faire se rencontrer des irrencontrables.
- Ta question, c'est "est-ce qu'on doit être actif ou passif ?"
- Et est-ce que cela fait partie du travail ?
- C'est tout le problème du choix dans le travail. Je me dis : "on est tous là et aucun n'a choisi son métier, on sera certainement malheureux."
- Tu veux dire le travail c'est un tel engagement, quand tu mets le pied dedans tu es embarqué pour toute la vie.
- Voilà. On n'a pas le temps d'apprendre à vivre avant de travailler, cela nous donnerait la possibilité de choisir un travail.
- Mais Madeleine te répondra que travailler c'est apprendre à vivre.
- Oui, et que philosopher c'est apprendre à mourir.
- Pour moi, en ce moment, je travaille.
- Parce que tu es payé donc tu travailles ?
- Non, parce que vous en êtes avec les gens qui vous entourent et que vous allez retrouver demain.

L'égalité - L'identité

- Nous avons le sentiment que la signification du terme est au-delà de chaque exemple particulier. L'égalité c'est pas simplement un fait : si on dit c'est le fait que les inégalités de fortune n'existent plus, ou que les inégalités d'instruction soient neutralisées dans certaines circonstances ou bien que tels individus ne peuvent pas jouir de privilèges ou exercer des abus de pouvoir, limiter arbitrairement la liberté des autres etc..., on voit bien que chaque exemple est insuffisant. En même temps ce qui est très frappant, c'est qu'on prend tout de suite des exemples conflictuels, il y a quelque chose de négatif dans la signification du terme. Je serai tenté de dire que la revendication fondamentale, c'est la revendication de non discrimination.
- "On est homme au sens plein du terme seulement si tous les autres le sont aussi".
- On veut être égaux face ou devant quelque chose pour certaines institutions, peut-être la justice, mais au fond de moi, je ne voudrai pas ressembler aux autres, pour moi l'égalité c'est l'uniformité et je ne voudrais pas être uniforme...
- Avec la différence des sexes, les choses sont absolument limpides. Établir l'égalité des sexes n'est pas aboutir à une situation unisexuelle. À ce moment-là il reste à se demander si cette irréductible différence est ce qui fait que l'égalité est impossible à instituer ou au contraire ce qui donne un sens clair et

incontournable à la notion d'égalité. Je dirai à la fois qu'il est parfaitement clair que cette différence depuis la nuit des temps est étroitement imbriquée avec des rapports inégalitaires et en même temps il est clair aussi que c'est ce qui donne un sens à la revendication d'égalité entre les hommes et les femmes, que ce soit l'égalité dans les rapports quotidiens domestiques ou que ce soit l'égalité devant la loi.

- Si la femme est satisfaite dans le rôle qu'elle occupe et l'homme dans le rôle qui lui coûte et ce avec un statut religieux, le problème ne se pose pas en terme d'égalité ou d'inégalité.

- C'est pour cela que je parle depuis le début de non discrimination et emploie des mots négatifs : dans mon exemple j'ai dit que l'identité n'était pas la condition de l'égalité et peut être même j'ai suggéré l'inverse. Parler de l'égalité au fond ça a de l'intérêt et ça a un sens à partir du moment où l'on ne commence pas par uniformiser les individus.

D'autre part, vous avez parlé de satisfaction si j'ai bien entendu.

Ce n'est pas simplement pour être content ou être satisfait qu'on revendique la dignité ou l'égalité ou la justice. Le problème est de savoir pourquoi on peut toujours donner des exemples de gens qui trouvent leur satisfaction individuellement ou collectivement plutôt dans l'esclavage que dans la liberté, dans la dépendance que l'indépendance, dans l'inégalité que dans l'égalité.

- Qu'en est-il de la notion de groupe : pour qui vous prenez-vous ?

- On est tous uniques.

- Moi je suis mille personnes à la fois. Aujourd'hui, je suis surveillant, tout à l'heure je vais prendre ma voiture, j'habite la ZUP, personne ne sait que je suis surveillant, je suis l'arabe de la ZUP. Après je vais aller à l'université, je suis l'étudiant avec son petit cartable, étudiant en sociologie, personne ne sait si je suis surveillant ou si j'habite la ZUP. Je vais aller au Maroc, je suis marocain, demain je vais aller voter, je suis le petit français qui va voter...

- Ta question "pour qui vous prenez vous" est une question qui est violente. Pour certains d'entre nous, il y a un type d'identité, de traits identificatoires, ce sera arabe, détenu, intello ou... ce avec quoi il craint particulièrement d'être identifié d'une façon exclusive comme quelque chose qui prescrit par avance ce qui le définit.

- L'identité c'est comme la personnalité ? Ce n'est pas l'état d'où nous venons, c'est le mouvement.

- Oui il y a plein de choses qui entrent en compte. C'est cela qui permet de continuer une discussion. On peut aussi bien démarrer sur la paille et terminer sur un vélo.

- On pourrait jouer sur les mots et se rassurer sur le fait qu'on n'a pas encore de carte de personnalité alors qu'on a une carte d'identité.

- Tu veux que je te dise qui je suis. Je suis plus que moi-même, moins que moi-même...

- En Occident, nous avons tendance à penser qu'entre toutes ces personnes que vous venez de décrire, il y a quelque chose qui assure une continuité, une sorte de moi ; moi comme individu je ne suis pas la somme des personnes que j'ai citées tout à l'heure, je suis une structure qui est faite de telle manière que l'ensemble est différent de la somme des parties.

- On a même dit que si certains sentiments n'avaient pas existé dans la littérature, les gens ne les ressentiraient pas.

- Je vous ai écouté cet après midi et je ne pensais pas puisse s'étaler sur un sujet comme l'égalité ou la liberté... Je ne sais pas si c'est le saumur de midi ou si c'est vos paroles qui m'ont fait de l'effet mais pendant un moment je dormais et j'avais l'impression de ne pas être à ma place, je comprenais sans comprendre, j'étais mal à l'aise, je ne pouvais pas m'exprimer, je ne pouvais pas dire ce qu'était l'égalité

pour moi. J'ai un peu dormi, on est égaux quand on dort, ou quand on est mort.

- Oui, l'égalité, c'est une situation de discussion dans laquelle des gens très différents qui n'ont pas les mêmes formations, les mêmes diplômes, ont tous le droit à la parole : tout le monde a le droit de parler et quand quelqu'un parle il n'y en a pas un qui peut lui dire : toi tais toi parce que tu ne sais pas.

- Il n'y a pas d'incompatibilité entre ce que nous pouvons récupérer pour nous ici et seulement pour nous et ce que nous pourrions en faire socialement.

L'espace

- L'espace c'est vague.

- C'est quoi un espace public ?

- Un espace public, ce n'est pas évident que ce soit un espace construit par l'homme.- Ca appartient à la collectivité.

- Un espace privé, c'est tout ce qui est clos.

- Et pourquoi on imagine que ces notions sont exclusives l'une de l'autre ?

- Si chaque propriétaire mure ses fenêtres et ferme ses portes, il n'y a plus d'espace public, pour moi l'espace public c'est le lieu de la promenade, ce qui fait qu'on voit des têtes, qu'on entend des bruits, qu'il y a des relations.

- Ce que je retiens de la manière d'employer ces vocables public/ privé c'est que justement cela n'implique pas directement l'espace en lui même mais le mode de relation que l'on aurait dedans ou à lui. C'est vrai que c'est ce qui fait qu'il y a dans la notion de public, une notion d'échange, il est presque toujours question d'urbanité. Alors que ta falaise natale, en haut de laquelle tu peux te tenir et te trouver bien, en accord avec toi, n'est pas un lieu privé. Et pourtant on ne qualifie pas les falaises d'Étretat d'espace public. De plus, la qualité objective d'un espace n'est pas en relation avec la qualité de sa fonction publique. Il faut que les lieux se fabriquent pour qu'il y ait relation sociale ; dans les pays désertiques c'est toujours à partir du moment où un lieu se constitue que se fabrique une relation, on peut estimer que c'est un lieu public ; donc un lieu public ça peut être une tente.

- C'est pour cela que je dis "espace public de discussion".

- Chacun a son espace dans l'espace mais tout le monde est un peu partout et on est plusieurs au même endroit. La question est de savoir si les endroits qui appartiennent à tout le monde appartiennent plus à certains qu'à d'autres ; c'est le coup des mobylettes qui passent, des chiens qui aboient. L'espace public serait celui où personne ne peut habiter de peur d'empêcher l'autre d'y habiter. C'est un espace inhabitable.- On parlait de la place du Mail en rapport au jeu du maillet, qui a donné son nom à cette promenade. Ces places avaient des fonctions très précises et tout à coup dans le flou de la situation, on s'est mis à parler d'espace, c'est très étonnant : on parle de ça aussi bien pour les fusées qu'on envoie dans la lune que pour un truc qui est posé n'importe où et qui n'est pas de l'espace.

- On a défini l'espace public comme étant un lieu n'appartenant à personne, évidemment moi j'ai envie de le définir comme étant un lieu appartenant à tout le monde : c'est ce glissement d'appropriation qui rend la gestion démocratique à la fois forte et déliquescence.

- Il y a un amalgame entre la notion du je et la notion du nous, il y a certains endroits où l'on va se sentir chez nous, justement dans les villes, et d'autres dans lesquels on sera chez "je". L'anonymat pour quelqu'un qui n'a rien, c'est rassurant, il passe inaperçu, il est dans la foule sans y être.

- Ce que tu appelles anonymat, c'est l'espoir de la rencontre.

- Là où il fait chaud, il n'y a pas de limite, plus il fait chaud, plus l'espace est grand.
- Il y a un garde dans chaque immeuble et puis on met une grille à l'entrée de la rue et on met un garde à l'entrée. Ca signifie, c'est la barbarie. Il n'y a pas plus barbare qu'une société totalement privée.
- Quand tu as posé la colle "Quel espace public et quel espace privé on aime bien ?" merde ! je me suis dit : "ca y est, je vais avoir zéro"
- On ne peut pas définir si on est attaché à un endroit sans parler du temps qu'on y a vécu.
- Je vais même plus loin, les derniers "meilleurs moments" dans un lieu, je ne sais plus quand, c'est trop loin, ça se passe en prison ; dehors ça a existé mais pour moi c'est trop loin.
- Depuis une heure et demi ça se voyait, nous on ne parlait pas.
- Pour lui, ça va être 6 ans, pour d'autres 11 ans etc..., c'est l'espace temps.
- Mais vous ne croyez pas que c'est important pour vous de continuer d'en parler ?
- Bien sûr, c'est capital.
- C'est ça que tu dois garder à l'esprit, il ne faut pas que tu penses à nous.

La mémoire / Les archives

- Comment est-ce que vous voyez l'avenir ?
- Garde ta question pour tout à l'heure, je propose qu'on commence par : "comment est-ce que vous voyez le passé ?
- C'est un enchevêtrement, comme un écheveau difficile à..., comme une masse qui prend un espace considérable. Elle ne se déplie pas encore dans l'espace, mais dès que les archives vont être mises en matière sonore sur des supports, ça va se mettre à s'empiler et ça va se déplier : quand on va le relire on va le lire dans un sens puis dans l'autre, on va inventer des chronologies de choses qui étaient simultanées, soulever des problèmes d'instantanéités, de chronologies...
- La trace n'est rien sans la documentation qui la place dans le temps.
- Est-ce qu'il faut entendre que l'archive n'est pas l'enregistrement de ce morceau de musique mais ce qu'il y a autour ?
- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, il faut qu'il y ait les deux.
- On n'a pas envie de mourir.
- C'est une façon de se situer, notre identité est là-dedans
- Il faut que le support soit accompagné d'une transmission de savoir. On s'est contenté de conserver le support mais on n'a pas poursuivi la mémoire. En un mot la mémoire c'est l'existence.
- La mémoire est morte mais c'est un parent à tout le monde. Elle commémore, fait un travail de fédération des gens.
- La tradition orale avec un magnéto ça devient une archive.
- Ce n'est pas une bande qui va remplacer ma mère.
- Mais elle pouvait être aussi déformée, c'est ça le danger, peut-on peut faire confiance à une bande magnétique ? Bien sûr on retrouvera les mêmes mots au bon endroit mais si c'est retransmis par la parole, ne serait-ce que le ton, c'est déjà plus fiable, non ?
- Dans la transmission orale, il y a une adaptation alors qu'avec la bande, on se fait croire que les mots veulent dire quelque chose alors que ce ne sont pas les mots c'est la relation qui veut dire quelque chose. C'est comme une image dans un cadre.
- Si on écoute parler les gens de leur souvenir militaire, ils ne se rappelleront que les bons moments.

- Ca aussi c'est conserver.
 - Si toute ma maison brûle, je n'aurai plus de trace pour aider mes souvenirs ; comme je ne me rappellerai pas de beaucoup de choses, je serai probablement obligé de les réinventer.
 - Là où il y a de l'oubli, on pourrait imaginer que les gens recherchent, qu'il y ait une espèce de focalisation, un désir de savoir. Il est plus difficile de se demander si il n'y aurait pas des choses à savoir dans ce qu'on croit savoir au lieu d'aller toujours rechercher ce qu'on ne sait pas.
 - L'homme veut combler toujours le vide de son histoire, dès qu'il y a un vide il cherche à le combler.
 - La mémoire sert aussi à se protéger, se protéger du temps, de l'avenir, du devenir individuel.
 - Je vois un peu dans les archives les images fanées. Si tu me dis oralement je les vois bien claires, bien colorées et si je vais réécouter dans 10 ans, ce sera de nouveau fané, ça va me rappeler, me remettre au niveau de l'époque mais ce ne sera pas...
- C'est la température de la couleur de la source sonore.
- Picasso quand je l'écoute il a 30 ans, j'ai passé l'après midi avec un jeune homme qui me parle de peinture. Il y a au contraire une recoloration par moment qui est inattendue.
 - Alors qu'est-ce qui est temporel et non temporel ?
 - Là où il y a la mémoire, il y a l'imaginaire.
 - Le document matériel qui est gardé pour la mémoire c'est la mémoire mais c'est aussi un support à la mémoire. Les gens qui vont réécouter un disque, ils vont retrouver un contexte, la situation dans laquelle ils l'entendent pour la première fois. Pour retrouver cette mémoire affective ou ce sentiment très précis le document est indispensable.
 - Non mais la chronologie, c'est une convention pour qu'on puisse un peu communiquer sinon on va pas pouvoir se donner rendez-vous...
 - Je trouve cela amusant de pouvoir dire que l'avenir c'est de perpétuer le passé.
 - Que le passé est en marche !
 - J'étais en train de penser au pouvoir qu'ont les archives de tenir éveiller les mémoires, je me demande si ce n'est pas un peu réducteur...
 - C'est pour cela qu'on dit qu'il fallait faire de l'histoire avec la mémoire parce qu'elle est souvent réductrice, une réduction peut être un mensonge.
 - Savoir écouter, savoir où cela joue
 - C'est la température de la couleur de la source sonore.
 - Ce que tu dis est étrange.

Annexe

En Janvier 1992 Nicolas Frize concrétise la première étape d'un dispositif qui s'inscrit dans un processus de réinsertion des détenus. Ce dispositif conçu sur la durée, implanté à la Centrale Pénitentiaire de Saint-Maur dans l'Indre, s'articulait autour de quatre axes :

Équipement - Création - Formation - Emploi

Équipement : pour la mise en œuvre de ce programme, un studio son, "Le Studio du Temps" a été construit à l'intérieur même de l'établissement pénitentiaire, au niveau des ateliers. Il est doté d'un équipement électroacoustique performant et professionnel, constitué de cinq cabines de son regroupées autour d'une régie centrale et d'un laboratoire de maintenance, dans un espace de 300 m2.

Création de "Passion profane" : cette œuvre musicale de 45 minutes composée par Nicolas Frize en résidence pendant quatre mois sur le site fût créé par 30 détenus et des interprètes professionnels. Trois concerts ont été présentés les 2 et 5 Janvier 1992 dans la salle de spectacle de la Maison Centrale.

Formation professionnelle aux métiers du son : dispensée à seize détenus volontaires recrutés dans toute la France, elle se déroule à la Maison Centrale du 7 Octobre au 10 Février 1992 dans le cadre du travail de création musicale, avec le concours de l'INA. Cette formation se poursuit par l'organisation de modules spécialisés durant les années 92, 93, 94, 95.

Emploi : les détenus formés sont rémunérés pour accomplir dans ce studio dit de "service public", des travaux de restauration d'archives sonores pour le compte de l' INA, ainsi que divers types de prestations sonores pour des artistes, associations, sociétés ou institutions.

Le philosophe Étienne Balibar et l'historien Jacques-Guy Petit ont accompagné Nicolas Frize dans cette réalisation.

Évolution et enrichissement du dispositif : pendant le déroulement du travail de restaurations d'archives (2000 h à 2500h par an pour l'INA), des projets de créations individuels se poursuivent dans le Studio du Temps et des modules de formation continus sont organisés. Sont mis en place un contrat de travail, un règlement intérieur, des avantages sociaux divers, des revalorisations de salaire, une organisation participative du travail... Afin d'y associer pleinement le personnel d'une part, de favoriser la réflexion et la pensée autour de ce travail d'autre part, un séminaire est mis en place durant l'année 94, en relation avec des personnalités extérieures, pour alimenter les réponses aux questions que se posent tous ceux qui travaillent dans ou autour le dispositif au sein de la Maison Centrale. Y participent :

- détenus, techniciens au studio du temps : Michel De Conceïcao, Jérémy Sarraud, Bruno John, Laurent Billon, David Etienne, Hanz Perez Piedrahita, Abdel Boudarga, Thierry Trébutien
- surveillants : Pierre Couason, Yayah Bourass, Michel Lefel, Philippe Maurice, René Vinsonneau, Eric Fourdrigner, Serge Gréau, Didier Marquais.
- personnalités invitées deux par deux, pour une séance : sur le thème de la création : Jean-Claude Pompougnac, secrétaire général du Fonds d'Innovation Culturelle et Thierry Dumanoir, chargé de la culture au Ministère de la Justice, sur le thème de la violence : André Pessel, professeur de philosophie à Louis-Le Grand et Sophie Body-Gendrot, politologue à Sciences Po et à la sorbonne, sur le thème du travail : Madeleine Rébérioux, historienne et Jean-Jacques Aisenmann, ouvrier du Livre, sur les thèmes de l'égalité et de l'identité : Étienne Balibar, philosophe et Michel Tort, psychanalyste, sur le thème de l'espace : Luc Carton, philosophe et Jacques Coulon, paysagiste, sur le thème de la mémoire et des archives : Yves Builly, documentaliste à la phonothèque de l'Institut National de l'Audio-visuel, Danielle Branger, documentaliste à la phonothèque de la Bibliothèque Nationale et Claire Chancel Viret, productrice de l'émission "Radio Archives" sur Radio-France.

Revue « Lignes » n°27 – février 96 – Éditions Hazan – dossier « art et pensée en prison »